

Une Chanteuse des Rues.

MON premier aveu m'échappa en quelque sorte par inadvertance. Un dimanche soir, mon père et ma mère jouaient aux cartes, j'étais assis à côté de mon père; Louise me faisait vis-à-vis; Jacquot feuilletait un volume tout près de nous. D'aventure, le petit pied de Louise heurta le mien sous la table. Je ressentis une commotion qui me causa tant d'aise que je voulus la renouveler à l'instant même. Affectant de m'intéresser vivement au jeu de mon père, et respirant à peine, je marchai, dans l'ombre, avec une lenteur de tortue, à la rencontre du plus mignon pied qui fût au monde. A mon contact, il se replia sur lui-même comme l'escargot, au toucher, fait ses cornes. Je ne me décourageai pas. Après quelques minutes de ce colimaillard, je saisis enfin la sensitive pantoufle et la tins longtemps embrassée avec passion. Une sorte de magnétisme envahit tout mon être et me combla d'un bonheur indicible. Durant ce temps, la jeune fille et moi évitions avec grand soin de nous regarder et paraissions totalement étrangers l'un à l'autre. Que cette soirée, où je fus loué de ma sagesse, me parut courte, et que j'eus de mal à m'endormir! Toute la nuit je rêvai de Louise, et, en m'éveillant, ma première pensée fut pour elle. Actuellement, le *tu* dans sa bouche produisait sur moi l'effet d'une ineffable caresse. J'eus bientôt, de mon côté, ressaisi le privilège d'user, en lui parlant, de la magique syllabe. Je ne sais pas ce que je n'eusse pas fait pour étouffer en elle le souvenir de ma ridicule fierté. Je ne pouvais plus me rassasier de la voir et de l'entendre; j'épiais, avec une ruse de sauvage, les occasions de me trouver seul avec elle.

« Mais je dois me hâter de dire que sa conduite fut précisément l'inverse de la mienne. A mon cruel désappointement, elle devint chaque jour plus réservée, et discontinua peu à peu de me dire *tu*. J'en fus horriblement affligé. En fait de badinage entre nous, elle était d'une intolérance outrée. A peine faisais-je mine de la provoquer et de la lutiner, quelle me signifiait d'un petit air fâché d'aller jouer avec mes égaux. Je ne puis pas vous dire combien je souffrais. Mon imagination, en grossissant mes torts, ajoutait à mon supplice. J'eusse donné la moitié de ma vie pour reconquérir ses bonnes grâces. Cependant, sa froideur augmentait; elle usait maintenant du *vous* respectueux avec une impitoyable fermeté. Les assidui-

tés mieux accueillies de mon cousin achevaient de m'exaspérer. On eût dit qu'elle prit plaisir à irriter ma jalousie, et voulut m'infliger la peine du talion. Elle causait volontiers avec Jacquot, et affectait au contraire de m'éviter comme je faisais jadis avec elle. Je ne pouvais plus vivre ainsi.

« Je réussis à la surprendre seule, un matin, à la cuisine. Elle avait les cheveux en désordre, le bonnet et le fichu de travers, la jupe retroussée par un coin, ses pieds se perdaient dans des sabots grands à la contenir tout entière, les cordons d'un tablier bleu ceignaient sa taille; ses bras étaient nus jusqu'aux coudes. Accoutrée ainsi, elle se tenait près de l'évier et savonnait des dentelles. Je m'approchai sur la pointe du pied; je passai doucement la tête par-dessus son épaule, puis, je balbutiai d'une voix à peine intelligible, tant le cœur me battait fort. « Louise! » Sans étonnement, comme si elle m'eût sentit venir, mais aussi sans me regarder: « Qu'est-ce que vous me voulez? » me dit-elle d'une voix non moins mal assurée. « Pourquoi ne me tutoies-tu plus? » continuai-je. — « Parce que ça vous fait de la peine, » répliqua-t-elle. — « A cette heure, repris-je, je veux que tu me tutoies. — Et moi, je ne veux pas, dit-elle. — Pourquoi? » — « Parce que... — Tu ne m'aimes donc pas? — Non. » Quel non! Je m'hardis jusqu'à poser mes lèvres sur son cou; puis, je me sauvai.

« A ne point mentir, je ne sais pas si mon inclination eût longtemps encore conservé ce caractère d'innocence. Vu à travers cette aventure, l'avenir n'offrait d'ailleurs que des perspectives fâcheuses. Quoi qu'il arrivât, je ne pouvais que troubler profondément l'existence de Louise, en supposant même que, chez la pauvre fille, la raison restât maîtresse du sentiment. Mais mon honorée mère était une femme d'une perspicacité notable. Je crois bien, au reste, que Jacquot lui avait déjà donné l'éveil. Toujours est-il qu'elle s'aperçut du danger que courait sa pupille et qu'elle y mit ordre sur-le-champ. Avant que j'eusse eu le temps de me reconnaître, dans les quarante-huit heures, j'étais interné dans un collège de Paris. »

II.

Philippe et son ami marchaient depuis une heure sans songer à la fatigue. En ce moment, le soleil les éclairait d'aplomb et chauffait l'atmosphère au degré de l'étuve. A un détour du chemin, une jolie guinguette offrit tout à coup à leurs yeux l'abri de ses tonnelles en houblon. Ils s'assirent sous la plus ombreuse devant un pot et des verres. Philippe bourra

sa pipe en bois et en approcha la flamme.

« Cinq ou six ans plus tard, reprit-il après s'être désaltéré, mon père se retira du commerce et vint, avec ma mère, s'établir ici près de moi. Louise fit naturellement partie de l'émigration. N'ayons garde d'omettre que mon cousin les y avait devancés pour entrer chez un droguiste. Il en résultait que fréquemment nous nous retrouvions tous autour d'une même table comme autrefois en province. Mais combien, les uns et les autres, le temps nous avait déjà modifiés! Les grâces, chez Louise, lesquelles n'étaient jadis pour ainsi dire qu'en bourgeons, s'épanouissaient actuellement en belles fleurs qui l'enveloppaient de charmes irrésistibles. Pendant que Jacques, devenu un grand et robuste garçon, aspirait, du consentement maternel, ouvertement à l'épouser, je sentais renaitre en moi mes vieilles prétentions sur elle, avec l'émotion juvénile en moins. Je l'avoue à ma honte, une pensée de séduction vulgaire m'animait; je ne méditais rien moins que de l'emmener vivre avec moi au quartier latin. A l'exemple de beaucoup d'hommes, plus vicieux par fanfaronnade que foncièrement vicieux, j'eusse été heureux de faire pièce à mon cousin en lui enlevant une femme qui pouvait devenir sienne, et fier de montrer à mes amis une maîtresse si belle et si décente. En attendant, parce que je craignais que la perspective d'un mariage ne fît pencher, dans l'âme de Louise, la balance en faveur de Jacques, je ne me faisais pas faute de le mortifier et de le ridiculiser devant elle toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Dans le nombre des plaisanteries que je renouvelais sans cesse, il en était une qui manquait rarement son effet. Du ton le plus sérieux: « Bonjour, Jacquot, » lui disais-je chaque dimanche matin en l'apercevant, « as-tu déjeuné? » Dans leur argot, les rapins appellent cela une *scie*. Jacques ne pouvait pas s'y habituer. Il se tenait à quatre pour ne pas se fâcher; sur son visage assez pâle, le sang se portait de préférence à son nez en bec d'oiseau comme à la crête d'un dindon en colère, et lui donnait un air vingt fois plus grotesque. Avec un peu plus de pénétration, je me serais épargné le souci d'en avoir peur. Louise ne l'avait jamais aimé; mais depuis qu'il l'entretenait de mariage, qu'il lui parlait de ses travaux, qu'il lui confiait ses espérances, elle en était venue presque à le haïr.

(La suite au prochain numéro.)

Mieux vaut battre un entrechat, qu'un chat qui entre